

**L'HISTOIRE DE L'HISTOIRE DE LA MÉDECINE  
ET SES SIGNIFICATIONS**  
**Perspectives pour une discipline en transformation (\*)**

par

C. HAVELANGE,

lauréat du prix du docteur Frans Jonckheere  
sur l'histoire de la Médecine (période 1990-1992)

Le mémoire que nous avons soumis à l'appréciation de l'Académie dans le cadre du prix Jonckheere (1) se situe dans le fil d'une toute récente tradition historiographique qui s'attache moins à l'étude des sciences médicales en tant que telles qu'à celle de la Médecine considérée comme pratique à la fois intellectuelle et sociale, et entretenant à ce titre avec la société dans laquelle elle s'épanouit, une série de relations dont il appartient à l'historien d'évaluer la nature et l'évolution. En ce sens, l'histoire sociale et culturelle des pratiques et des savoirs médicaux est plus « externaliste » qu'« internaliste », pour reprendre une distinction aujourd'hui en vogue dans les milieux de l'histoire des sciences. Mais elle ne néglige cependant en aucune manière l'importance des savoirs dans le processus complexe de constitution des pratiques qui donnent à la Médecine sa pleine identité et sa pleine réalité socio-culturelle.

Cette perspective résolument nouvelle de l'historiographie a, au cours des dernières années, permis de soulever un ensemble de questions inédites et a considérablement élargi le spectre traditionnel de l'interrogation. Malgré la diversité des points de vue, s'est constitué ainsi un nouveau champ de recherches unifié autour de cette idée qu'il est légitime de considérer la Médecine – science et pratique –, comme un miroir de la culture et comme l'expression privilégiée du social : comprendre comment s'établit collectivement la lutte contre la mala-

(\*) Résumé du mémoire.

(1) Carl HAVELANGE, *Les figures de la guérison (XVIII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles). Une histoire sociale et culturelle des professions médicales au pays de Liège*. Paris, Les Belles Lettres (Bibliothèque de la faculté de Philosophie et Lettres de l'Université de Liège), 1991.

die, n'est-ce pas en effet comprendre aussi comment la société envisage à la fois son organisation et sa pérennité ?

Cette perspective ouverte sur l'histoire de la Médecine a pris naissance grâce à une forme inédite de collaboration entre médecins et historiens. Pour en saisir toute l'originalité et la fécondité, il nous semble indispensable de porter le regard en arrière et de parcourir – fût-ce à très grandes enjambées – quelques grandes étapes de l'histoire de l'histoire de la Médecine.

Si Daniel Leclerc (1652-1728) – auteur d'une monumentale *Histoire de la Médecine* – peut être considéré comme le père de l'histoire de la Médecine, Nicolas Eloy (1714-1788) peut l'être comme celui de l'histoire des médecins. Son *Dictionnaire historique de la médecine ancienne et moderne* est en effet le premier grand recueil de biographies médicales que l'on connaisse. Eloy, bien sûr, est un homme de son temps et son projet d'une histoire de la Médecine est indissociable des transformations profondes qui affectent, au XVIII<sup>e</sup> siècle, les pratiques et les savoirs médicaux : « La Médecine », écrit-il, « n'est point une simple production de l'esprit humain ; elle est la fille du temps qu'on a employé à observer les démarches de la nature : ce n'est que par la combinaison des faits, la multitude des découvertes et la justesse des observations qu'elle est insensiblement parvenue au degré de certitude où nous la voyons aujourd'hui. Il faut donc recourir aux « Annales de la Médecine » pour reconnaître la marche de ses progrès, et pour s'enrichir des lumières que les grands Maîtres ont répandu sur l'objet principal de cette Science, c'est-à-dire sur la cure des maladies » (Eloy, 1778, p. 1). Lumières, progrès, observation : adepte convaincu de la tradition néo-hippocratique inaugurée par Boerhaave, Eloy est imprégné d'une conception moderne de la Médecine. Le savoir médical est cumulatif et repose sur la mise en œuvre et le développement des principes fondés par Hippocrate, il y a deux mille ans. Les errements des siècles passés n'ont pu tarir la source de la vérité et il appartient aux médecins du XVIII<sup>e</sup> siècle de restaurer tout à fait et de faire fructifier les principes de la vraie Médecine. Dorénavant, faire œuvre de science, c'est d'abord se situer par rapport au passé : il est peu d'ouvrages médicaux de cette époque qui ne commencent par écrire l'histoire du sujet dont ils traitent.

Eloy écrit aussi l'histoire des hommes et celle des institutions, qui lui semble indispensable à ce que l'on pourrait appeler la « culture » du praticien : « Ce n'est que par là », écrit-il encore, « qu'il se mettra au fait d'une infinité de circonstances qu'il lui serait honteux d'igno-

rer ; car s'il ne sait rien de l'histoire de sa profession, il aura l'air d'un étranger parmi ceux de ses confrères qui s'y sont appliqués » (Eloy, 1778, p. II). Ces quelques phrases d'Eloy permettent de mesurer combien le projet d'une histoire de la Médecine s'inscrit, en cette seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, au cœur des changements qui sont en train de modifier en profondeur l'exercice de l'art de guérir. Un savoir médical qui, désormais, se veut orienté vers la cure des maladies ; des praticiens qui ressentent la nécessité de construire leur identité autour de ce savoir : on retrouve assurément, en filigrane du texte d'Eloy, quelques-uns des principaux éléments grâce auxquels les sociologues reconnaissent l'existence d'une « profession ».

Une histoire de la Médecine, donc, écrite par des médecins et qui s'oriente dans une double direction : scientifique, parce qu'il faut à la fois identifier la bonne tradition et écarter les erreurs du passé ; professionnelle, parce qu'en se penchant sur leur passé, les médecins se reconnaissent comme appartenant à un même groupe, à une même communauté intellectuelle. Cette double orientation détermine durablement toute l'historiographie médicale. Les premières grandes encyclopédies médicales – le *Dictionnaire de Médecine* de l'Encyclopédie méthodique (1787-1830), d'une part, et le *Dictionnaire de Médecine* de Panckoucke (1812-1822), d'autre part – en témoignent avec éloquence. Dans chacun des nombreux articles où l'on rencontre une utilisation de l'histoire, on retrouvera soit une même forme de l'exaltation du rôle du médecin, soit un même travail de la distinction entre le bon grain et l'ivraie des savoirs relatifs à la maladie.

Dans un premier temps – et ceci nous semble essentiel – cette tendance de l'historiographie n'est pas dissociable de la démarche scientifique elle-même. A l'heure en effet où le passé – la longue tradition hippocratique – reste directement utilisable dans la recherche et la pratique médicales, l'histoire de la Médecine ne peut pas être une discipline autonome : le temps qui travaille cette histoire n'est pas celui de l'historien. Il s'évalue à l'aune d'un seul principe : celui de la vérité ; obéit à une seule loi : celle du progrès, et s'exprime dans une seule dimension : celle de la science.

Écrite par des médecins, cette histoire ne s'adresse qu'à des médecins. Au vrai, il s'agit bien moins d'une histoire de la Médecine que de la mise en œuvre d'une perspective historique dans la littérature médicale. Ainsi, par exemple, lorsqu'en 1839 Emile Littré publie le premier tome de sa traduction du « corpus hippocratique, il la présente

comme un livre de Médecine, non comme un livre d'Histoire » (Sigerist, 1951, p. 34).

Ce n'est que très progressivement, au cours de la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, que l'histoire de la Médecine acquiert une certaine autonomie. On repère facilement les premiers signes de cette évolution. Ainsi, par exemple, en 1851, lorsque Charles Daremberg publie son célèbre *Corpus Medicorum Graecorum*, ce n'est déjà plus en médecin qu'il prend la parole, mais en historien et en philologue. Le même, créateur, quelques années plus tard (1864), du premier enseignement d'histoire de la Médecine en France, situe avec précision les données nouvelles du problème : « L'histoire de la Médecine est la démonstration, siècle par siècle, de l'impuissance des théories et de la puissance des faits, de l'inanité de systèmes *a priori*, et de l'action aussi bienfaisante qu'irrésistible, quoique lente, de la méthode d'observation et de la méthode expérimentale dans l'établissement des lois de la pathologie et de la thérapeutique générale » (Daremberg, 1870, p. XIII).

Les transformations de la Médecine, on le voit, expliquent cette évolution : dans la foulée de la publication de l'*Introduction à l'étude de la Médecine expérimentale* (1865), la notion du temps et celle de l'histoire se sont altérées : « Il n'y a aucune espèce de raison d'aller chercher un accroissement de la science moderne dans les connaissances des anciens. Leurs théories, nécessairement fausses puisqu'elles ne renferment pas les faits découverts depuis, ne sauraient avoir aucun profit réel pour les sciences actuelles. Quelle utilité pourrions-nous retirer de l'exhumation de théories vermoulues ou d'observations faites en l'absence de moyens d'investigation convenables ? Sans doute, cela peut être intéressant pour connaître les erreurs par lesquelles passe l'esprit humain dans son évolution, mais cela est du temps perdu pour les sciences proprement dites » (Bernard, 1865). Changement radical des perspectives donc, qui, de la science médicale, rayonne sur le sens même que l'on peut attribuer à l'étude de son histoire. Progrès, toujours, et plus que jamais, mais celui-ci n'est plus synonyme de fidélité au fondateur. Dans le dernier quart du XIX<sup>e</sup> siècle, l'accélération des découvertes scientifiques, notamment dans le domaine de la Bactériologie, disqualifie les modèles d'explication anciens et agit comme une véritable révolution. Le passé s'éloigne : sous la pression du présent et la force des nouvelles références, les débats d'hier s'empoussièrent rapidement et entrent ainsi, aux yeux du médecin, dans le domaine de l'histoire. L'histoire de la Médecine peut dès lors se constituer en dis-

cipline autonome. Porté par l'enthousiasme, Daremberg l'exprime sans détour : « Autrefois, [...] dans nos anciennes Ecoles et dans l'ancien Collège de France, personne n'eût songé à instituer une chaire d'histoire de la Médecine : l'étude de la Médecine n'était elle-même que de l'histoire : on observait les maladies présentes avec les yeux des Arabes ou des Grecs : on pliait la nature à l'autorité d'Hippocrate, de Galien ou d'Avicenne » (Daremberg, 1870, p. 2).

On ne peut mieux exprimer le changement qui s'opère ainsi au cours de la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Avec cette première histoire scientifique de la Médecine, s'inverse en quelque sorte la marche du progrès. Celui-ci n'évoque plus l'épanouissement d'une théorie initiale – la Médecine hippocratique – mais bien la lente édification de la Médecine scientifique : au mythe du fondateur, se substitue celui du précurseur.

C'est ainsi que l'on s'explique, à la fin du XIX<sup>e</sup> et au début du XX<sup>e</sup> siècles, la création des grandes chaires d'histoire de la Médecine dans les universités européennes. De même, les premiers centres de recherches se constituent, ainsi que des revues d'histoire exclusivement consacrées au passé de la Médecine. Enseignement et recherche se conjuguent pour donner naissance à une nouvelle discipline. Celle-ci, cependant, née dans les facultés de Médecine, tend à rester fermée sur elle-même et, principalement écrite par des médecins érudits, elle se tient nettement à l'écart du renouvellement des études historiques qui caractérise l'entre-deux-guerres.

Mythe du précurseur. disions-nous : les premières grandes synthèses contemporaines d'histoire de la Médecine sont toutes coulées dans le même moule. Progrès et vérité scientifiques sont ici les seuls vrais opérateurs du changement. Dans l'éclat de son génie, le savant capable de quitter les ornières du conformisme et de la vaine tradition est toujours l'acteur principal. Celui-ci est seul ; prophète d'une vérité inconnue de ses contemporains, il conduit vers le futur une humanité gangrenée par le mensonge et la superstition : le sens de l'histoire est tout entier contenu dans ce schéma quelque peu caricatural, opposant les forces de l'erreur à celles de la vérité. Par ailleurs, cette première histoire véritable de la Médecine n'est pas, pour reprendre une distinction évoquée plus haut, exclusivement « internaliste », mais s'inscrit également, à l'occasion tout au moins, dans une perspective « externaliste ». Les caractéristiques sociales de la profession médicale, par exemple, sont régulièrement évoquées. Mais c'est toujours le même schéma qui domine : camarade obligé de la vérité, l'efficacité démontrée des thé-

rapeutiques expliquerait la place grandissante occupée par le médecin dans la société moderne ou contemporaine.

L'insuffisance de ce schéma d'explication est devenu, aujourd'hui, patent. Mais on aurait tort d'ironiser : comme l'écrivait Nicolas Eloy à propos de la Médecine, l'histoire est toujours « fille du temps », et surtout – c'est là une règle élémentaire de la critique historique – fille de son temps ; c'est-à-dire que chaque livre d'histoire, comme chaque œuvre de science, est toujours également l'expression des préoccupations et des manières de penser de son auteur. Comment s'étonner, dès lors, que l'histoire de la Médecine, écrite alors seulement par des médecins, reflétait aussi fidèlement un enthousiasme qui paraissait sans limites ?

L'étape suivante ne pouvait venir que d'une ouverture de l'histoire de la Médecine à l'évolution à la fois conceptuelle et méthodologique qui se faisait jour dans d'autres secteurs de l'histoire, voire dans d'autres disciplines des sciences humaines. Signalons, très brièvement, trois de ces disciplines qui ont eu une influence décisive sur l'avènement d'une nouvelle histoire de la Médecine. L'épistémologie contemporaine, tout d'abord, en interrogeant les idées de progrès et de vérité scientifique, a permis de restituer à la science sa véritable dimension historique. À côté de la Philosophie, l'essor de l'anthropologie culturelle a eu, sur l'avènement d'une nouvelle histoire de la Médecine et des professions médicales, une influence déterminante. Aucune société qui ait fait l'économie d'un savoir et de pratiques instituées relatives au corps, à la maladie, à la guérison, à la mort. Les institutions médicales sont centrales dans toute culture, et c'est dans l'ordre des significations qu'elles revêtent, au sein des sociétés auxquelles elles appartiennent, que les sciences humaines prétendent aujourd'hui les aborder, bien plus qu'en se contentant de les ordonner en vertu d'une hiérarchie des savoirs qui conduirait insensiblement aux principes de la science contemporaine. Enfin, la Médecine est aussi une pratique sociale, mettant en jeu des groupes d'individus – les médecins notamment – qui occupent dans la société une position déterminée, elle-même variable dans le temps. C'est le mérite de la sociologie des professions d'avoir posé la question en ces termes et, en marge d'une réflexion sur la science, d'avoir tenté d'évaluer la place de la profession médicale dans la société contemporaine.

Histoire et philosophie des sciences, anthropologie culturelle, sociologie et histoire sociale : on le voit, c'est à la croisée des sciences humaines qu'a pu naître et se développer une nouvelle manière d'étu-

dier le passé de la Médecine. Par ailleurs, ce vaste champ de recherche bénéficie aujourd'hui d'une collaboration toujours plus étroite entre médecins et historiens : gageons que c'est dans la dynamique de cette rencontre que l'histoire de la Médecine trouvera dans le futur ses plus féconds développements.

### RÉSUMÉ

Ce texte est inspiré par la volonté de rendre compte des orientations nouvelles de l'histoire de la Médecine, de son ouverture et de l'exigence de pluridisciplinarité sur laquelle elle repose. Il porte un regard rétrospectif sur le passé de l'histoire de la Médecine. Cette discipline, née dans le courant du dix-huitième siècle, fut d'abord indissociable de la Médecine en tant que telle. A cette première forme d'histoire de la Médecine, déterminée par le mythe du fondateur, succède, au dix-neuvième siècle, une historiographie de type positiviste qui sera, elle, placée sous le signe du mythe du précurseur. De nos jours, l'histoire de la Médecine s'est libérée de ce double mythe historiographique et cherche à comprendre le passé de la Médecine en considérant un ensemble de facteurs, à la fois scientifiques, sociaux et culturels.

### SUMMARY

This paper gives an account of the new orientations in history of Medicine, of its opening up, and of the new pluridisciplinary approach it intrinsically requires. It examines the past of the history of Medicine. This discipline, born during the 18th century, was at the beginning indistinguishable from Medicine in itself. This first period, that of the myth of the founder, was followed, during the 19th century, by a positivist historiography, inspired by the myth of the precursor. Now, released from this double historiographical myth, present history of Medicine attempts to understand the past of Medicine, considering a set of factors that are together scientific, social and cultural.

### BIBLIOGRAPHIE

- BERNARD, CL., *Introduction à l'étude de la médecine expérimentale*, Paris, Garnier-Flammarion, 1965 (1<sup>re</sup> éd., 1865).
- CASTIGLIONI, A., *Histoire de la médecine*, édition française établie par les soins de l'auteur, Paris, Payot, 1931.
- DAREMBERG, C., *Histoire des sciences médicales comprenant l'anatomie, la physiologie, la médecine, la chirurgie et les doctrines de pathologie générale*, Paris, Baillière, 1870.

- Dictionnaire de médecine de l'Encyclopédie Méthodique*, 13 vol., Paris, Pancoucke et Agasse, 1787-1830.
- Dictionnaire des sciences médicales par une société de médecins et de chirurgiens*, Paris, Panckoucke, 1812-1822.
- ELOY, N.-F., *Dictionnaire historique de la médecine ancienne et moderne ou mémoires disposés en ordre alphabétique pour servir à l'histoire de cette science, et à celle des médecins, anatomistes, botanistes, chirurgiens et chimistes de toutes les nations*, vol. 1, Mons, H. Hoyois, 1778.
- LECLERC, D., *Histoire de la médecine, où l'on voit l'origine et les progrès de cet art, de siècle en siècle ; les sectes qui s'y sont formées, les noms des médecins, leurs découvertes, leurs opinions et les circonstances les plus remarquables de leur vie*, La Haye, Isaac van der Kloot, 1729 (1<sup>re</sup> éd., 1696).
- SIGERIST, H.-E., *A History of Medicine*, vol. 1, New York, Oxford University Press, 1951.